

# KALONDERO

*J'enlève  
mon chapeau  
et  
je range  
mes sabots*

poèmes

Stéphane le Mat  
La Gibecière à Mots



J'ENLÈVE MON  
CHAPEAU  
ET JE RANGE MES  
SABOTS

sui*vi* de :

CHANTS OBSCURS *et* IS

Kalondero

Stéphane le Mat  
La Gibecière à Mots  
N° 187

septembre 2017

Stéphane le Mat

La Gibecière à Mots

ISBN :978-2-37463-186-8

couverture : pastel de STEPH'

## Lettre de l'éditeur

C'est dans ma jeunesse que je fis connaissance de cet étrange personnage qu'était Kalondero (« Cœur de chêne » en breton). J'avoue que j'avais une sorte d'admiration pour lui : il avait des ailes et volait à travers les rêves. Mais toujours triste même s'il riait de bon cœur... ses sourires pleuraient. Je l'ai perdu de vue pendant quelques années.

Je le retrouvai, par hasard, à Paris, quelques années après. Des amours perdus, des fantômes en plus, l'homme avait changé. La mort avait beaucoup œuvré pendant nos silences. Lui ne croyait plus en l'être humain.

Je quittai Paris et il m'arriva d'oublier cet étrange ami.

Un beau matin, je fus interpellé par un « salut, mon vieil ami ! » C'était sa voix mais je ne reconnaissais pas Kalondero. Il ne volait plus car il ne rêvait plus. Il me raconta ses guerres, sa vie oubliée. C'est ce jour-là qu'il m'offrit « Is » et me dit : « Fais-en ce que tu veux... tu les fais publier comme les autres ou tu les fumes en mémoire de mes *poèmes à fumer* ! ».

Il se leva, me dit : « C'est une belle journée pour vivre ! » et disparut comme ça.

Dernièrement, j'ai cru l'entendre me chuchoter : « Je me suis décoincé des couleurs du temps grâce à un chapeau... Mon dieu... quel chapeau !... »



J'ENLEVE MON CHAPEAU  
et  
JE RANGE MES SABOTS

1975-1980

© Editions Saint Germain des Près, 1984

© Stéphane le Mat – La Gibecière à Mots, 2017





## MA BRETONNE A MOI

Immobile sur la chaise,  
Son long tricot sur les genoux,  
Elle regardait la soupe aux choux  
Qui mijotait sur la braise.

Un jour de pluie, Dieu me ravit  
Celle qui fut ma grand'mère  
Et maintenant sous la terre,  
Sa patrie à jamais, elle gît.

Et en ce jour de novembre,  
Je compris la mort de Mam Goz<sup>1</sup>  
Quand je trouvais porte close  
Et sur le mur gris : « à vendre ».

Elle était toujours pleine de joie.  
Elle était un peu ancienne,  
Ridée mais c'était la mienne,  
C'était ma bretonne à moi.

*février 1976*

## AR TAD KOZ<sup>2</sup>

La casquette sur les yeux,  
La peau brunie par la vie,  
Il a l'air heureux  
Sur son billot, assis.

Lui aussi, il pense.  
Il n'a que ça à faire  
Mais vite dérangé par une enfance :  
Il est grand-père.

Il admire ce petit homme  
Dont il est fier.  
Le petit lui tend une pomme  
Qu'il a trouvée gisante par terre.

Des larmes lui viennent aux yeux.  
Il voit son fils « Mort pour la France »  
Pour mourir point assez vieux,  
Il sortait à peine de l'enfance.

*mars 1976*

## AR VOLENN<sup>3</sup>

L'enfant tenait,  
Dans sa main tremblante,  
Un petit bol qu'il tendait  
A sa grand'mère.

Et durant des années,  
Le petit bol posé  
Sur la table fut rempli  
De fumant café.

L'enfant a grandi.  
La grand'mère est partie.  
Le bol n'a pas changé...

*mars 1976*

## LA DOULOUREUSE GARDE

Mon cœur est de pierre.  
C'est un château fort.  
Pas un lierre,  
C'est sec au-dehors.

Mais l'humidité coule à flot  
Entre les quatre murs.  
Et comme dans tout château  
Se trouve une salle de torture.

Un jour de mai,  
Tu y as pénétré pour toujours  
Et les flots t'ont emportée.

Une seule fissure peut

Reverdir tous les alentours  
De mon cœur amoureux.

*septembre 1976*

## PA VO BEUZET BARIS<sup>4</sup>

Sur un orgue aux mille sons,  
Le créateur jouera l'ultime morceau :  
Le morceau du mystère sans nom.  
Il jouera l'apocalypse nouveau,  
Celui de la violence humaine,  
La violence cruelle.  
Ecoutez-le, c'est éternel.

Villes enfouies réapparaîtront.  
La divine cité d'Ys  
Surgira de la mer tel un démon  
Ainsi qu'Atlantis.  
Les fées et les lutins  
Batifoleront dans les forêts  
Autour de Viviane et Merlin.

*novembre 1976*



## PARTIE SANS LAISSER D'ADRESSE

J'ai oublié mon prénom.

J'ai oublié son prénom.

Partie sans laisser d'adresse,

Je n'ai plus qu'à m'en aller.

J'ai oublié : c'est un rêve.

Personne ne m'a offert de trêve.

Où est-elle partie, déesse.

J'ai oublié d'oublier.

Son souvenir me hante,

sous la pluie et l'épouvante.

Partie sans laisser d'adresse,

J'ai oublié de m'en aller.

Je reste dans mon rêve  
Avant qu'il ne s'achève.  
Roule le Trans Europ Express  
Où elle a mis ses paniers.

*août 1977*

## LE BARDE ERRANT

Les yeux m'ont été crevés,  
Les tympan éclatés  
Et la langue arrachée.

Ainsi j'erre à travers  
L'espace et l'air,  
Guidé par un chien sans flair.

Je cherche mon passé.  
Je me souviens d'un pays colorié  
De peinture cosmique et passée.

Partout il y avait du vert.  
Aujourd'hui j'erre.  
Mon bâton cogne les pierres.

Où est la maison craquelée,  
Reste muet et sourd d'un passé  
Que vous m'avez volé ?

Vous m'avez tué avec ses pierres.  
Vous m'avez laissé dans la misère,  
Vous que je croyais mes frères.

*octobre 1977*

## JONATHAN LIVINGSTON SEAGULL'S DEATH<sup>5</sup>

Mister Smith junior  
Est pénard derrière son bureau.  
Son cigare fume encore  
Et son ventre est très gros.

Mister Smith junior  
Est super directeur in the petrol  
Et noir est la couleur de son or  
Qu'il vend de Paul à pôle.

Mister Smith junior,  
Ton tanker a sombré dans mon jardin.  
Y'a plus de faune ni de flore...  
Mister Smith junior, assassin.

Mister Smith junior,  
A London City la Lutine a sonné,  
Une fois de plus, une fois encore...  
Pour toi c'est fini, la page est tournée.

Mister Smith junior,  
Cormorans égalent corps mourants.  
Mon jardin est devenu mort,  
Plus que des fous en passant.

Je m'appelle Jonathan.  
Je suis noir comme ma peine.  
Je ne suis léché en pleurant  
Et je vais crever quand même.

*avril 1978*

## IL Y A

Il y a toi et puis il y a moi.  
Il y a toi qui me comprends.  
Il y a toi qui me surprends.  
Il y a toi qui m'apprends.

Il y a toi et puis il a moi.  
Il y a moi qui veux voler.  
Il y a moi qui veux pleurer.  
Il y a moi qui veux flipper.

Il y a toi et puis il y a moi.  
Il y a toi ma petite sœur.  
Il y a toi quand j'ai peur.  
Il y a toi qui m'offre du bonheur.

Il y a toi et puis il y a moi.  
Il y a moi qui suis archi fou.  
Il y a moi qui suis au fond d'un trou.  
Il y a moi qui reçoit trop de coups.

Il y a toi et puis il y a moi.  
Mais il y a surtout toi.

*novembre 1978*



## CLICHÉ

J'ai trouvé sa photographie,  
Dans l'album de ma mémoire.  
Elle était en blanc et noir  
Et même avec un peu de gris.

Je me suis toujours demandé  
Ce que j'aurais pu lui dire,  
Ou alors seulement rire,  
Mais je me sentais insensé.

J'osais à peine la regarder.  
Pourtant j'avais besoin d'elle.  
Je voulais rester près d'elle,  
Je l'ai tellement aimée.

Mais où est-elle maintenant ?  
Partie dans son paradis à elle !  
Moi, parti entre temps  
dans mon paradis artificiel.

*décembre 1978*

## LA FÊTE

La démence est décrétée légale.  
Le roi est sorti sur son vélo  
Et a fait le tour de la place,  
A son bras, une écuyère en tutu.

Le clown est monté sur une balle  
Et a déambulé comme un bateau.  
Tous les oiseaux étaient sur place.  
Un âne criait comme un têtù !

Une grande partie de cartes  
A été organisée sur le clocher  
Monsieur le maire a gagné...  
Le roi pédale toujours.

Un grand goûter avec de la tarte  
Fut offert dans les jardins du curé.  
Tout une troupe de moines bariolés  
Se baignait les pieds dans les p'tits fours.

Mais le soir est descendu.  
Le roi a posé son vélo,  
Embrassé son écuyère  
et fait couler des larmes.

La démence était défendue.  
Et il fallait aller au dodo.  
On est remonté... fermée la barrière.  
Nos gardes ont ressorti leurs armes.

*décembre 1978*

## UN ARBRE

L'arbre est un symbole de vie.  
Il accompagne l'homme,  
Du matin au soir.  
Il en a vu des hommes  
Se reposer à ses pieds.

Harmonieusement il unit  
La terre au ciel.  
Comme une main tendue, le soir,  
Il lance son cri de vie vers le ciel  
Depuis une éternité.

Vert le matin,  
Jaune le midi...  
Et nu le soir.  
Mais toujours rempli de poésie

L'arbre s'impose à la mort.

Je ne suis pas un pin,  
Ni un chêne, ni un bouleau,  
Mais je rêve de voir  
Mon corps se couvrir d'un manteau  
De feuilles, le matin dès l'aurore.

*février 1979*

## AINSI TOURNE LA TERRE

Il fait noir  
Et les jours filent un à un,  
Sans nous dire au revoir.

La nuit est tombée  
Sans demander notre avis.  
C'est une chose insensée.

La terre est gorgée d'eau.  
Il pleut, soir et matin,  
Mais jamais de trop.

Ainsi tourne la terre.  
Nous n'y comprenons rien  
Et je n'en ai rien à faire.

Tantôt il fait jour,  
Tantôt il fait nuit.  
Pourvu que cela dure toujours.

Tant que la terre tournera,  
Tel le liseron autour de l'hortensia,  
J'enlacerai ton corps de mes bras.

Demain il fera jour.  
Les étoiles seront cachées  
Mais on verra notre amour.

Comme le gui sur le chêne,  
Je te serai fidèle  
Avec joie et peine.



Ainsi court la vie  
Et nous courons avec elle,  
Sans nous faire de soucis.

*février 1979*

## POUR UNE SYMPHONIE

Il est penché sur son piano blanc.  
Ses cheveux blancs volent à chaque note  
Sortie de son piano. C'est une symphonie.  
Son smoking blanc reflète  
Sur les touches blanches de son piano.

Le monde brûle d'un feu ardent  
Autour de lui mais toujours les notes  
Coulent du bout de ses doigts gris.  
La symphonie se déverse de sa tête  
Pour faire l'amour au piano.

Il continue toujours de caresser  
Les touches du piano qui s'assombrit,

A chaque coup de feu tiré,  
A chaque spectateur écroulé.  
Il est toujours là, grisé par son piano.

Il est penché sur son piano cendré.  
Ses cheveux se plaquent en dépit  
Des sons magiques tirés  
De son piano gris et brisé.  
La salle pleure de sang à flot.

Ses doigts courent fébriles  
Sur un piano noir d'ébène.  
La salle est en fleur : printemps !  
Son habit noir suinte de larmes,  
Bizarrement obsédantes.

Il est couché sur son piano noir.  
Ses cheveux flottent dans le noir.  
Ses mains ne touchent plus, ce soir,

Le piano d'où sort la symphonie noire.  
Le pianiste est mort sans le savoir.

*mars 1979*

## DILEZ<sup>6</sup>

Locataires après locataires,  
Maisons après maisons,  
Tout se tait, tout disparaît.  
Je ne vois que des trous.

Les bâtisses sont à terre.  
Partout c'est l'abandon.  
Plus de visages gais,  
Le temps a tué Kerinou.

J'ai du mal à te reconnaître  
Toi le quartier de mes ancêtres.  
Qu'a-t-on fait de ta vie ?

Livré à ces maudits promoteurs

Qui te défigurent avec ardeur,  
Pauvre Kerinou, c'est bien fini.

*avril 1979*

## A ZO EVIDOUT<sup>7</sup>

Je te regarde et je me dis :  
Comme tu aurais pu être jolie  
Si les durs labeurs et les enfants  
Ne t'avaient pas usée an par an.

Je te regarde et je me dis :  
Que tu es quand même jolie  
Malgré ton regard dur et sévère,  
Malgré ton visage fatigué mais fier.

Je te regarde mais je ne dis rien ;  
Comme tu étais, je t'aime bien.  
Plus que bien, je t'adore.

Je te regarde et je pense :

Qu'après toutes ces souffrances  
Je te dois bien des vers encore.

*avril 1979*



## LA SÔNE DES 80 KILOS

Ce n'est pas seulement quatre-vingt kilos  
De viande fraîche et de graisse tombante.  
C'est aussi quatre-vingt kilos qui pèsent gros  
De solitude quand la nuit est tombante.

Quatre-vingt kilos d'amour qu'on ne vend pas  
A la criée dans les ports ni au marché.  
Quatre-vingt kilos d'amour qu'on ne vend pas  
Mais qu'on offre à qui veut les aimer.

Quatre-vingt kilos de dynamite  
Prêts à exploser pour son pays,  
Quatre-vingt kilos taillés dans le granit  
Aux figurines de celte vieilliss.

Quatre-vingt kilos de forêt brûlée,  
Quatre-vingt kilos de tabac fumé,  
Quatre-vingt kilos d'amitié vraie,  
Quatre-vingt kilos de bretonnité.

*septembre 1979*

## VIEILLE CITÉ DE MON CŒUR

A chaque coin de rue je te retrouve.  
Comme tu es vieille ma pauvre.  
Comme tu es triste et grise.  
Pourtant c'est toi que j'aime.

Sur le pont je me retrouve.  
Comme tu es froide ma pauvre.  
Le vent gifle, à sa guise,  
le vieux château que j'aime.

Qui t'a meurtrie ainsi ?  
Malgré ton jeune âge,  
Qui t'a vieilli sans sursis ?

L'Ankou te glace le sang.

Tu crèves de la rage.  
Brest relève-toi bon sang.

*octobre 1979*

## LES ÉTOILES SANS LUMIÈRE

Ma main se serre  
Pour retenir l'eau  
Qui coule encore  
Par les fissures de l'âme.

A quoi ça sert  
De regarder les bateaux,  
A l'horizon, dans le port  
Que forment les âmes.

Les étoiles sans lumière  
Ont disparu sans dire mot.  
Et les châteaux ne sont plus forts.  
C'est bien fini notre Dame.

Ma main se serre  
Pour retenir le dernier mot  
D'amour et de mort  
Qui s'est coincé sur la gamme.

A quoi ça sert  
De courir, faire le beau,  
De garder le nord  
Quand est passée la dernière rame.

*octobre 1979*

## PLANÈTE IRRADIÉE

J'ai au bout du fil,  
Une planète en péril  
Qui ne tient qu'à un fil.

Allô ? j'écoute  
Une planète en déroute  
Asphyxiée par mazout.

Allô ? on a été coupé...  
D'une planète en danger  
Qui succombe, irradiée.

Il n'y a plus de numéro  
D'une planète au cœur gros  
Irradiée et sans eau...

*octobre 1979*



## COMMENT TE PARLER D'ELLE ?

Je voudrais te parler d'elle  
Comme d'un premier amour  
Qui dure depuis toujours,  
Tenu par des liens éternels.

Je voudrais te parler d'elle  
Comme de l'Etoile du Berger  
Qui guide les pâtres égarés  
En brillant dans le noir du ciel.

Mais tu la connais déjà,  
Cet amour éternité,  
Cette étoile de berger,  
Maman puisque c'est toi.

*octobre 1979*

## CE QUE TU DISAIS

Et tu disais et tu disais  
Que la Terre pouvait s'écrouler,  
Sans t'empêcher de m'aimer...  
Mais la Terre est toujours en vie  
Et toi tu es partie.

Et tu disais et tu disais :  
« J'ai vraiment mal de ne pouvoir clamer  
Que je t'aime fièrement, en liberté. »  
Mais moi j'ai mal de semaine en semaine  
De ne plus pouvoir te dire « je t'aime. »

Et tu disais et tu disais...  
Mais à quoi bon s'en rappeler ?  
La porte est fermée, perdue la clé...

Mais tu as dit mais tu as dit :  
« J't'aime plus, c'est bien fini. »

*octobre 1979*

## OUBLIE-MOI TRES VITE

Les acteurs sont partis.  
Le décor s'est écroulé.  
Les projecteurs éteints...

L'amour s'est enfui.  
Les photos sont passées.  
Les souvenirs restent en vain...

Seul regard du bonheur,  
Seul sourire de la vie,  
Seul amour d'un matin,  
Premier espoir du temps.

Ce temps qui passe.  
Ce temps qui nous lasse,

Qui nous fait des faux,  
Qui nous tire dans le dos.

On fouille son cœur,  
Un matin dans son lit :  
Il n'y a plus rien  
Que le mauvais temps.

Plus de sourire...  
Plus de regard...  
Finis les rires...  
Fini l'espoir...

On se retrouve dans le désert,  
très peu de chose et amer  
de s'être laissé tomber ainsi,  
Le couteau dans le dos.

Les photos ont jauni.  
Les couleurs se dégradent.  
Les souvenirs sont bien gravés.

Les souvenirs tourment et retournent  
dans une ronde sans fin,  
une ronde sans rien  
qui se projette sur le temps.

Mais ce temps passe...  
les visages s'effacent.  
Il ne faut plus regarder  
Les mots craqueler...

Il faut prendre courage...  
Quelqu'un nous remettra à la page.

*octobre 1979*

## SHAMBALLAH LA DOUCE

Moitié squelette, moitié humain,  
Sourire d'un autre monde,  
Regard d'une autre femme.

Moitié de dieu, moitié humain,  
Reine de la vie, reine du monde,  
Impératrice de l'univers, des âmes...

Gardienne du secret de la mort,  
Fille du Soleil et de la Lune,  
Fille de la mort et de la vie.

Femme secrète, femme de sort,  
Déesse des sept lunes,  
Prêtresse du jour et de la nuit.

Moitié de vie, moitié de mort,  
Regard fixé sur les mortels,  
Branche de gui sur le vieux chêne.

Reine du secret de l'infini,  
Architecte du grand autel,  
Reine entre toutes les reines.

Moitié de femme, moitié démon,  
Divine altesse de l'ancien monde,  
Gardienne de la table des lois.

Fille d'Isis, fille de Salomon,  
Septième fille du roi du monde  
Gardienne de la croix.

*novembre 1979*



## L'INSAISSABLE

Toujours plus profond,  
Toujours plus distant,  
Toujours plus discret,  
Toujours plus loin...

Univers de Salomon,  
Au royaume secret  
Où se love le serpent  
Des sept points...

Univers invisible,  
Au-delà du réel,  
Au-delà du temps,  
Au-delà de l'espoir...

Aux croisés de l'impossible  
Et de l'irrationnel,  
Aux croisés des vents  
Et des masses...

Insaisissable vallée  
Perdue dans la vie,  
Insaisissable destiné  
De tout l'infini...

*novembre 1979*

## LA FEMME AU GANT NOIR

J'ai eu la folle envie  
De rythmer sur les vibrations  
Qui émanaient de ton corps.

J'ai eu la folle envie  
De m'éclater, de me brancher  
Sur les ondes de ton corps.

J'ai eu la folle envie  
De glisser de ma tristesse  
Sur la courbe de tes seins.

J'ai eu la folle envie  
De connaître tes frisons  
En pleurant dans tes mains.

J'ai eu la folle envie  
De crier ma détresse  
Au creux de tes reins.

J'ai eu la folle envie  
De rencontrer ta vérité  
En regardant ton corps.

J'ai eu la folle envie  
De puiser ta sève  
Au plus profond de ton corps.

J'ai eu la profonde envie  
De vivre tes rêves  
Sans lendemain.

*janvier 1980*

## VENGEANCE

J'entends les goélands,  
J'entends les cormorans,  
J'entends les fous de bassan,  
J'entends les pingouins gluants  
Crier leur détresse !  
Sur les plages, et sans cesse,  
Mon sang coule bouillonnant  
Epais, noir et plein de graisse.  
Chaque oiseau mourant  
Représente une partie de ma vie.  
Je les entends qui crient :  
« Venge-nous ! Venge-toi ! »



# CHANTS OBSCURS

1980-1990

© Editions Altaïr, 1991

© Stéphane le Mat - La Gibecière à Mots, 2017

# LA PLAINTÉ DU LOUP

*à Xavier Grall  
et Paol Keineg*

Je cours...

Je cours les landes maudites.

Je cours les forêts brûlées.

Je cours les villages désertés.

Je cours...

Je cours mes rêves

A en perdre la vie,

A en perdre mon âme.

A en perdre ma sève.

Mais je cours

A travers les villes détruites.

A travers les visages froissés.



A travers les regards usés.

Vous autres...

Paysans fanés,

Arrimés à vos terres...

Marins envolés,

Soufflant dans la voilure...

Vous autres,

Qui suis-je ?

Loup parmi les chiens,

Pauvre renard enragé

Troussé par les chasseurs.

Qui suis-je ?

Poussière d'étoile

A travers l'infini,

Fils de rien

Où seulement vaurien...

Mais je cours...

Je cours...

Je cours à en perdre l'haleine,  
A m'en faire éclater les veines.

Je vous regarde.

Je ne vois plus

D'océans au fond de vos yeux.

Je n'entends plus

La tempête qui faisait rage

Au creux de chacun de vos mots.

Hommes droits de ma vie,

Hommes de granit de mon pays,

Vous qui vous noyez

Dans la blanche écume,

Je vous crie...

Du cri des mouettes,

Traçant, dans les moutons du ciel,

Des mouvements de liberté.

Je vous crie...  
Du cri des enfants  
Que l'on assassine  
Au nom de la sûreté d'un état.  
Je vous crie...  
Qui suis-je ?

Aveugle bafoué,  
Mendiant à la langue coupée...

Vous autres,  
Que m'avez-vous fait ?  
Qu'avez-vous fait ?

Décapité la chevelure verdoyante  
De la Terre, ma mère.  
Englué les ondes de l'océan,

Mon père.

Qu'avez-vous fait  
De ma langue  
Laissée à pourrir  
Entre un vieux Celte décati  
Et une carcasse de pétrolier,  
Au large d'un phare aveugle  
Eclairant un peuple rivé ?

Mon peuple...  
Je te crie.  
Je te cours.  
Je t'appelle.  
Mon peuple.  
Qui suis-je ?  
Qui sommes-nous ?

Je te cours pays.

Je te rêve pays,  
Paradis de mes ancêtres.

Bretagne, il pleut.  
Il pleut de tes larmes.  
Et je te cours trempé,  
Tout imprégné de ton sang versé  
Par tes filles trompées  
Aux porches des églises,  
Par tes fils trompés  
Aux portes des mairies.

Vous autres...  
Figurines transparentes  
Pourrissant sur le bitume,  
Je ne veux plus me taire.  
Je ne peux plus me taire.

Je ne veux pas

Devenir eunuque.  
Je ne veux pas  
Etre dévirilisé  
Par une culture  
Automatique et truquée.

Vous autres...  
Je suis le loup  
Dans les plaines maudites,  
Dernier loup traqué  
Mais vainqueur.

Je suis le renard  
Dans les bois brûlés,  
Dernier renard enragé.

Je suis sexe bandé.  
Je suis tempête.

Je suis symbole  
Mis en collier,  
Prêt à étrangler..

Mais je cours...

Je cours.  
Je cours mon identité,  
Notre identité.  
Je cours.  
Je cours ma vérité,  
Notre vérité.

Identité...  
Mot barbelé  
Où je m'accroche,  
Où je m'écorche.

Identité...

Je te donne mon sang

Souillé d'excréments.

Je te donne mon sang

Coulant sur les sillons

Que laissent les charrues,

Aux envolées des mouettes.

Vérité...

Je te tends les poings

Brisés par la chaîne,

Chaîne des mensonges.

Je te donne ma vie

Bouffée par les charognes.

Vous autres...

Qui suis-je ?

Hydrocéphale enfermé

Avec un océan grondant



En guise de cerveau...

Qui suis-je ?

Homme tronc,

Homme desséché

Que l'on a démembré

Pour faire détaier

La vermine,

Pour faire détaier

L'hermine.

Je vous regarde.

Vous ne dites plus rien.

Vous ne comprenez pas mon langage.

Je ne comprends pas votre langage.

Vous êtes étrangers

A ma course.

Restez sur vos parvis d'église

Pour écouter le tocsin.  
Restez sur vos comptoirs  
Pour écouler vos ballons de rouge.

Je ne suis plus des vôtres.  
Il y a longtemps  
Que Jésus est tombé de sa croix.  
Le bois a pourri.  
Comme votre vie.  
Il y a longtemps  
Que le vin ne coule plus  
Dans mes veines.  
Le crachin et l'écume l'ont remplacé.  
Vous autres...  
Il n'y a plus de place  
Dans mon pays,  
Dans mes rêves,  
Pour vous.

Vous n'avez pu me dire

Ce que j'étais.

Alors je vous prie :

Ne me demandez pas

Où je vais.

Je cours les landes maudites.

Je cours....

Je cours les forêts détruites.

Faites de même

Si vous le pouvez encore.

Gens de ma vie

Et gens d'ailleurs...

## NOTRE DAME

*à Gérard de Nerval,  
Antonin Artaud  
et tous les autres...*

Pas à pas, dans mon dos,  
Ton visage triste me suit,  
Comme une ombre me collant à la peau,  
Et qui me noie de ses larmes  
Telle une pluie pénétrante.

Je presse le pas. Dans la rue  
Tu ne cesses de me suivre.  
Que veux-tu ? Qui es-tu ?  
Quel jeu joues-tu  
Pour rendre ainsi ma vie titubante ?

Avec tes cheveux en perles de cristal,  
La nuit, tu te glisses,  
Telle une déesse, dans mes cauchemars.  
Dans les reflets de mes miroirs,  
Tes yeux émeraude s'éternisent.

Je presse le pas dans la rue.  
Tu ne cesses de me suivre.  
Le bien ou le mal,  
Sous la chevelure de cristal,  
Qui es-tu, femme qui me grise ?

A chaque orage  
Qui me balaie l'âme,  
Je pressens, dans les parages,  
Ton parfum de femme.  
Ma conscience s'amenuise.

Je te sais là, qui me vole  
Un peu de ce temps oublié.  
Je te sais là, qui caresse  
Une à une mes détresses,  
De tes pâles mains effilées.

A chaque orage  
Qui foudroie ma vie,  
Ton voile noir assombrit  
Ma conscience.  
Tu m'élances dans un monde...

Ton véritable monde.

## CE QU'ELLE VEUT DIRE

Cette petite phrase que l'on proclame  
Du fond du cœur, du fond de l'âme  
Et qui brûle chaque millimètre  
De tout notre corps, de tout notre être.  
Cette petite phrase qui se répand  
A tous les points, à tous les vents  
Et qui veut dire ce qu'elle veut dire.

Pourquoi fait elle souffrir ?  
Pourquoi fait elle souffrir...

Cette petite phrase qui tout allume  
Et qui parfois très vite se consume,  
Laisant à chaque page  
Des traces de son passage,  
Cette petite phrase qui tout accroche.

Quand tout le monde se décroche,  
Qui parfois rend la vie belle,

Pourquoi fait elle souffrir ?  
Pourquoi fait elle souffrir...

Cette petite phrase qui se disloque  
Quand tout va mal et se débloque,  
Qui se fond en torrents de larmes  
Bien plus mortels que les armes.  
Cette petite phrase, braves gens  
Qui ne savez pas ce qu'elle entend,  
Elle voulait dire... Je t'aime...



## L'ARLEQUIN DÉLAVÉ

Dehors, la nuit a pris position.

Dans la pièce ce n'est que noirceur, il n'y a plus de lumière. Le vent a soufflé la frêle bougie.

Il fait froid...

A mes pieds, il ne reste qu'un tas de miroirs brisés, les miroirs de mes songes, les miroirs du palais de jade. Je suis là, assis, ne disant rien... une lueur au bout de mes doigts : la toxine de ma vie.

Minuit a sonné...

Personne n'est apparu, ni la Dame Blanche ni la princesse de Siam et ni Colombine. Jamais plus elles ne réapparaîtront. Les rêves ont brûlé. Les châteaux de cartes se sont écroulés.

Il ne reste que moi, pauvre Pierrot des temps modernes, pâle Arlequin délavé. Triste comédie des rêves où nous ne sommes plus des acteurs mais des victimes immolées à la puissance de notre inconscient.

## MA FILLE

*à ma fille aînée*

Me pardonneras-tu un jour  
Mes incertitudes et mes doutes ?  
Me pardonneras-tu un jour  
En me caressant la joue flétrie  
Par tant d'années de questions ?  
Comprendras-tu un jour  
Le langage que je parle,  
Les propos que je tiens ?  
Tes yeux s'ouvriront-ils un jour  
Sur le monde de mes rêves,  
Rêves se transformant parfois  
En cauchemars ?  
Me pardonneras-tu  
Cet océan roulant et écumant

Qui déborde de mes yeux  
Pour se briser avec fracas  
Sur chacun de mes mots ?

## KARNEVAL

*A ma propre folie*

Masque de sang

Masque d'encens

Masque d'enfant

Masque d'essence

Masque d'errance

Masque d'erreur

Masque d'humeur

Masque de pleurs

Masque qui meurt

Masque gêneur

Masque menteur

Danse de sang

Danse des gens  
Danse gênante  
Danse démente  
Danse mourante  
Danse mouvante  
Danse émouvante  
Danse d'épouvante  
Danse épuisante  
Danse étonnante  
Danse détonante.

Masque gêneur  
Masque des heures  
Masque d'horreur  
Masque d'honneur  
Masque donneur  
Masque donné  
Masque collé  
Masque volé  
Masque violé  
Masque violeur

Masque moqueur

Masque rancœur

Masque sans cœur

## VOIS...

à Clo, ma sœur

Vois...

Quand je lève les yeux,  
Bien plus haut que les cieux,  
Vers le Bon Dieu.

Vois...

Je me pose bien des questions :  
Dans quel vaste horizon  
Est ta maison ?

Vois...

J'espère que tu n'es pas partie  
Dormir au paradis

Pour la vie.

Vois...

Quel vent souffle ta voile ?

Apprends-tu les étoiles ?

Notre étoile...



## BLESSURE

*à ma mère*

Elle a le cœur au bord des lèvres,  
Depuis l'instant de cette seconde  
Qui a mis le feu à son monde  
Et brisé la ronde.

Elle a le cœur au bord des lèvres  
Par cette dure et longue absence  
Qui déchire tous ses sens  
Et qui ressemble à une lance.

Elle a le cœur tout près des larmes.  
Ce n'est pas facile d'être forte  
Quand plus rien ne vous reconforte,

Quand votre âme ouvre sa porte.

Elle a le cœur tout près des larmes,

Prêt à tomber sur le parterre.

Plus rien ne peut faire taire

Cette lame qui la lacère.

## ARMÉE DE MIROIRS

Claquements de porte,  
Pas en cohorte,  
Bruits de toutes sortes,  
Autour d'une reine morte.

Un... Deux...

Les violons grincent  
J'essaie de te voir  
Parmi les princesses et les princes...  
Seulement des miroirs.

Un... Deux...

Larme sur l'épaule droite...

Droite...

Droite...

Droite...

Sur la forêt tombe la nuit,

Je te cherche dans le noir.

Mais tout s'est enfui...

Seulement des miroirs.

Claquements de toutes sortes.

Cris en cohorte,

Brisées les portes

De la tendresse morte...

Un... Deux...

Je regarde cracher le train,  
Multitude de rails en déroute.  
J'écoute brûler les matins,  
Seulement des miroirs qui doutent.

Un... Deux....

... Reposer Armes...

## LE MAGICIEN

*à Syl*

A travers les lumières des villes,  
Je regarde les forêts de Malaisie.  
J'imagine des navires et l'Indonésie  
En regardant les maillots des filles.

Le magicien ne sait plus rêver.  
Son chapeau est vide et usé.  
Ses colombes se sont envolées  
Vers des lieux moins fréquentés.

Toi, tu portes des bracelets aux bras

Et des menottes dans la tête.  
Tu dis que le hasard est bête.  
Pourquoi partir là-bas.

Le magicien ne sait plus dire  
Que le palais de jade existe,  
Quelque part loin des pessimistes.  
Il a peur de mentir.

Marchant sur la route bitumée,  
Je pénètre dans la jungle de Bornéo.  
Je vois l'amour en paréo  
En noircissant du papier.

Le magicien pleure,  
Enfermé dans sa cage.  
Il a jeté sa boîte à images.  
Peut-être qu'il se meurt.

Tu respires les fleurs du mal.  
Leur blancheur t'impressionne.  
Hélas ! tu démissionnes  
Et ton rêve est noir et infernal.

Le magicien se questionne...  
Lequel est parti trop tôt,  
Sans dire deux mots  
Pour que tout frissonne ?

Moi j'ai un trésor  
Au creux de mon cœur,  
Un oiseau un peu rieur  
Qui me défend du mauvais sort.

Le magicien s'interroge...  
Lequel est arrivé trop tard  
Afin de rater l'autocar



Qui même à sa loge.

Je n'ai pas peur du temps.  
J'ai une bougie qui m'éclaire  
En attendant qu'un courant d'air  
Te ramène en coup de vent.

Le magicien s'élèvera en fumée  
Au milieu des colombes,  
Et du cercueil d'outre-tombe  
Il te montrera l'entrée.

Toi tu conspires,  
En te penchant sur un gin.  
Plongée dans tes rêves amphétamine,  
Tu oublies de sourire.

Le magicien t'attend

Mais tu ne viens pas.

Il fait les cent pas.

Moi j'ai tout mon temps.

## STROBINELLOÙ<sup>8</sup>

Chacun de ses larmes devenait un cristal

Chacun de ses sourires devenait un soleil

Chacune de ses paroles devenait un chant

Chacun de ses jour devenait un poème

Chacune de ses tristesses devenait un océan

Chacune de ses joies devenait une étoile

Mais

Chacune de ses incertitudes devenait un poignard.

## PAIX

aux tartufes,  
aux bigots

Paix...  
Combien de fois  
Ai-je entendu ce mot ?

Parfois s'y mêlait une odeur  
De sang et d'âcreté.  
Parfois un goût de Sainte Foi  
L'ornait de ses ex-votos.

Mais jamais...  
Jamais...  
Je n'ai su ce que voulait dire

Le mot PAIX.

Paix...

Combien de fois

Ai-je entendu ce mot ?

Parfois j'ai entendu

Que c'était le bonheur.

Parfois j'ai entendu

Que c'était prier.

Mais toujours...

Toujours...

J'ai rencontré l'épée

Au service de la paix.

Paix...

Combien de gens

Ai-je vu te vénérant,  
En caressant le brillant  
De leur poignard ?

Combien en ai-je vu  
T'idolâtrer tel un dieu  
Et écorcher leurs frères ?

Paix...  
Existes-tu ?  
Es tu ombre passante  
ou  
Vérité matraquée ?

Paix...  
Saint Graal,  
Dans quel cœur  
souffle ta voile ?

Dans celui du bon pasteur  
ou  
Dans celui du bon pesteur ?

Paix...  
Je t'ai rêvée.  
Paix...  
Je t'ai cherchée.

J'étais enfant de lumière  
Et des faiseurs de paix  
M'ont arraché la langue,  
Pour me voler la mémoire  
Du temps où je vivais  
En liberté.

Paix...  
Qui es tu ?

Paix...

Où se trouve ton refuge ?  
Dans quelle île engloutie,  
Sommeilles-tu, dans l'attente  
D'une renaissance ?



## J'AURAI VOULU

*A mon père, éternel roc de granit*

J'aurai voulu te dire  
Des tas de « je t'aime »  
Mais tu étais si grand,  
si haut, si lointain.

J'aurai voulu me blottir  
Dans tes bras, lors de mes peines,  
Mais tu étais si intimidant,  
si haut, si lointain.

J'aurais voulu tes sourires...

Que tu me dises « je t'aime »  
Mais tu cachais tes sentiments,  
Tes joies et tes chagrins.

## COULEURS

Aux compagnons

Le jour où les grandes montagnes  
Seront souillées et bétonnées,  
J'irai les repeindre en blanc  
Avec toutes mes larmes versées.

Le jour où l'océan, en Bretagne,  
Sera par le pétrole, encrassé,  
J'irai le colorer en bleu cyan  
Avec tous les coups encaissés.

Le jour où, là-bas à l'horizon,  
Le soleil ne se lèvera plus écarlate,  
J'irai le teindre en rouge franc

Avec tout le sang coulé.

Le jour où Bretons et Bourguignons  
N'auront plus ni arbres ni forêts,  
J'irai barbouiller les cailloux, vert printemps  
Avec mon espérance accumulée.

Le jour où il n' y aura plus de moissons  
Pour couvrir la nudité des terres plates,  
J'irai les peindre en jaune ocrant  
Avec ma persévérance épuisée.

## RANNGALON<sup>9</sup>

*à ma petite sœur*

Ma main dans ta main,  
J'ai espéré...  
Espéré un sourire,  
Espéré l'impossible...  
Un murmure sortant de ton sein.  
Mais rien,  
Mais rien...  
Rien que le néant.

Je n'ai pas pleuré,  
Je n'ai pas crié,  
J'ai serré les poings.  
J'ai regardé  
L'autre côté de l'océan

Pour voir ton voilier blanc  
Voler sur les flots déferlant.

Mes sanglots ont sangloté  
Au rythme de la machine  
Soulevant ta frêle poitrine  
Telle une mécanique automatisée.  
Tes yeux,  
Tes yeux...  
Tes yeux étaient fermés.

Je n'ai pas pleuré,  
Je n'ai pas crié.  
J'ai serré les poings,  
Avalon n'est pas si loin.  
C'est toujours vers l'ouest,  
Du côté des mots funestes.

Ils ont débranché la machine,

Retombée ta poitrine.  
J'ai caché mes yeux  
Pour dire non...  
La fuite en arrière.  
Tes yeux,  
Tes yeux....  
Tes yeux sont fermés.

Je n'ai pas pleuré,  
Je n'ai pas crié,  
J'ai serré les poings.  
Je regarderai longtemps  
Si je vois sous le vent  
Voler ton voilier blanc.

## HONNEUR D'UN ADJUDANT

*à mon père*

Du fond des vertes rizières  
De notre bonne vieille Indo  
Aux collines arides des Aurès  
Tu as brandi les trois couleurs.

Tu aurais pu être de mon côté.  
Tes larmes, tu les as faites couler  
Quand Dien Bien Phu a glissé  
Avec tes espoirs souillés  
Et tous tes frères tués.

Trahi par les parlementaires.  
Qui vendirent les vieilles colos



Comme ce traître de Mendès,  
Tu as brandi ton honneur.

Tu aurais pu être de mon côté.  
Ton âme, tu l'as déjà brûlée  
Quand ils ont lâché Alger  
Avec tes espoirs souillés  
Et tous tes frères tués.

Mais pourquoi as-tu souffert  
Si, aujourd'hui, c'est pour oublier  
Et parader à leurs côtés,  
Ceux qui ont pillé ton honneur.

Tu aurais pu être de mon côté.  
Tes larmes, tu les as faites couler  
Quand Dien Bien Phu a glissé  
Avec tes espoirs souillés.  
Et tous tes frères tués.

# RÉVOLUTION

*aux Jacobins*

En ces temps de bicentenaire.  
La révolution est à faire.  
Le gros Danton et Robespierre  
N'étaient que des bourgeois amers,  
Crachant sur le peuple et la terre.

Jouer la carmagnole  
Sur des grondants canons  
N'est pas le son des violes...  
La levée des moissons.

En ces temps de grands mouvements,  
Ni girondins et ni feuillants,  
Nous sommes les derniers chouans.  
Nous marcherons avec le vent.

Révolution est en avant.

En ces temps des droits de l'homme,  
Vous célébrez crimes et pogroms.  
La guillotine et le jeu de paume.  
Vous n'apprenez plus à vos mêmes  
Ce que veut dire être un homme.

En ces temps d'une Europe unie,  
Révolution est dans nos vies.  
Sauver la pâle démocratie,  
La liberté et la patrie.  
Lutte des classes, c'est fini.

En ces temps de bicentenaire,  
La révolution est en l'air.  
Mitterrand et Robespierre,  
Chirac, Couthon et Barrère  
Crachent sur le peuple et la terre.

Jouer la carmagnole  
Sur des grondants canons.  
N'est pas le son des violes,  
la levée des moissons.

# EXTRAIT D'UN OPÉRA OUBLIÉ

(Histoire d'un comte fou mais génial...)

Rosco : le comte

Ledewic : Le grand chancelier

Les chœurs : la cour

Ledewic

Seigneur oh Seigneur...

Le comté se meurt.

Les vils banquiers du Royaume

Refusent de prêter les sommes.

Ils sont las de vos folies,

Ils critiquent vos manies.

Seigneur oh Seigneur...  
En cette douloureuse heure,  
Que dois je tenter  
Pour que nous soyons sauvés  
D'une aussi misérable félonie  
Qui nous accable de tant de soucis  
Seigneur oh Seigneur ?

Rosco

Nul n'a le droit,  
Pas même un roi,  
De refuser mes volontés  
Et mes ordres donnés...  
La mer, la terre, le vent  
Sont mes servants...  
Faites les durement plier,  
Les reins faites leur casser.  
Nul n'a le droit  
De bafouer ma loi,  
La loi de Dieu,

La loi de votre Dieu...

Ledewic

Seigneur oh Seigneur,  
Le comté a peur.  
Les menaces des guerriers  
Du roi Owen créent  
La panique et l'inquiétude.  
Sommes-nous donc solitude ?

Rosco

Silence... Silence... Silence.  
Mécréant, prend garde à ma lance  
Si tu continues à clamer  
La mort de notre beau comté,  
Un comté peuplé de bijoux.  
N'es-tu pas assez fou  
Pour garder l'unique espoir,

Afin de pouvoir croire  
En notre divine victoire ?  
Car je suis le soleil noir !  
Je suis... je suis  
Celui que l'on fuit.  
Je suis..... je suis  
Celui que l'on suit.  
Je suis votre Dieu.  
Je suis Dieu des Dieux...

Ledewic

Seigneur oh Seigneur...

Les Chœurs

Seigneur oh Seigneur...



## Ledewic

Nul ne peut transgresser  
La loi que vous avez dictée.

## Les Chœurs

Seigneur oh Seigneur...  
Maître du vent  
Comme tu es grand,  
Maître de l'océan  
Dieu des géants...  
Seigneur oh seigneur...

## Rosco

Je suis Dieu,  
Le maître des Dieux,  
Le roi des Cieux  
Car je le veux...

## Ledewic

Seigneur oh Seigneur...  
Nul n'a le droit  
De transgresser votre divine loi  
Mais cela ne pourra  
Sauver le comté des menaces du Roi.  
Sans argent, plus de soldats  
Sans soldats, points de combats !  
Voyez... Seigneur...  
Le printemps n'est pas éternel...  
Les fleurs ne sont plus belles...

## Rosco

Faites sonner les tocsins...  
Que les paysans cessent les foins...  
Que la mer laisse les marins...  
Que les tailleurs reposent leurs burins...

Le comté appelle toutes les mains,  
Nous nous battons au petit matin.

### Les chœurs

Seigneur oh Seigneur...

### Rosco

Je veux que les banquiers soient pendus,  
Que leur or dans mes caisses soit contenu,  
Que leurs maisons soient la joyeuse proie  
Des flammes qui rougeoient.  
Aller par-dessus la ville,  
Afin que tous les civils  
Sachent ma décision,  
Pour le salut et le renom  
Du comté le plus beau... Rosgo.

## Les chœurs

Maître du vent,  
Comme tu es grand,  
Maître de l'océan...

Rosco  
*(seul)*

Les flammes brûlent ma vie  
Comme elles brûleraient petit à petit  
Chaque maison de Rosgo.  
Pourquoi ne suis-je donc pas,  
Pour un instant d'ici bas,  
Vraiment le maître du vent,  
Le maître de l'océan,  
Un dieu parmi les géants,  
Une rose immortelle,  
Un roi éternel ?

## LES TEMPS PLIÉS

Je n'irai pas à la traîne du château.  
Depuis longtemps est partie la reine.  
Je n'irai pas au château de Rennes,  
Il n'y a plus de trésors au caveau.

Je n'irai pas prendre les bains,  
Ils ont coupé le vieux tilleul.  
Je n'irai pas au pays des linceuls,  
Ils ont vidé les catins.

La légende des siècles passés  
A filé vers bien d'autres secrets,  
De nouveau hermétiquement gardés,  
A travers les temps durs et pliés.

Je n'irai pas où gisait l'or  
Chercher une illusion du Razès.  
Je n'irai pas me frotter à la falaise.  
Il n' y a plus de secrets au fort.

## LES MOTS LACHÉS

Quand les mots sont lâchés, pourquoi courir après ?

Laissons-les. Ce sont eux qui figureront notre vie en apportant la touche finale à toutes ces précieuses jades. Regardons dans le ciel cette envolée de mots. Ils se dissocient à travers l'infini cosmos pour frapper du sceau de nos espérances chaque planète, chaque étoile, chaque caillou errant dans l'azur. Partout ils déposent des coussins afin de préparer l'avènement de nos sentiments.

Tous ces mots s'envolent en comètes annoncer toutes nos victoires à venir.





# IS

*(Légende de la cité d'Is en poèmes)*

inédit

© Stéphane le Mat, 2017

## INTROÏT

Un jour de tristesse,  
Jour de grande détresse,  
J'étais face à l'insaisissable,  
Face à l'immensité bleue.

J'attendais un signe d'elle,  
Un chant qui ensorcelle.  
J'espérais l'incroyable,  
La réalisation de mon vœu.

Au cri des mouettes rieuses,  
Les cloches d'Is la gueuse  
Se mêlèrent un instant,  
L'instant d'un rêve, d'un respir.

Dans un ciel de moutons  
Apparut Lug le dieu bon.  
Au sifflet des vents  
Se maria le chant d'une lyre.

Comme d'une fontaine,  
Le chant d'Is et de sa reine  
Coula dans mes veines.  
Aussi je vous le répète sans peine.

## ORGIE DE ROI

Orgie de roi,  
Chant d'effroi  
Des glaives  
Sifflant sur les landes,  
Vermillonnant les chardons,  
Rougeoyant les rus  
De nos âmes de païen.

Orgie de roi  
Qui, dieu, se croit.  
Des arbres, tu vides la sève.  
Qui es-tu ? Je te le demande,  
Pour souiller les chardons  
Avec les âmes des vaincus,  
Nos âmes de païen.

Orgie de roi,  
Tu expires haine et foi  
A travers les grèves.  
Tu recraches ton venin dans les landes.  
Tu violes ce peuple, fils des chardons,  
Peuple amer et vaincu.  
Peuple fier d'être païen.

## FILLE DU ROYAUME DES GLACES

Tu étais là,  
Ensorceleuse, envoûtante.  
Tu étais là,  
Enchanteresse, étincelante.

Les uns disent  
Que tu es une prêtresse.  
Les autres disent  
Que tu es une déesse.

A ta vue,  
Mes tripes fondent.  
A ta vue,  
Mon cœur vagabonde.

Malgwenn,  
venue d'Hyperborée,  
Sois ma reine,  
Enfant du pays glacé.

Malgwenn,  
Tu es sans sentiment.  
Subis ma haine,  
Ma violence, mon châtement.

Diabliesse,  
Je souillerai ton jardin.  
Traîtresse,  
Je pillerai tes reins.

## DAHUT LA PAÏENNE

Sauvage comme les côtes d'Armorique,  
Violente comme une tempête,  
Tu es Dahut la païenne,  
Fille de la noire Malgwenn.  
Tu es née d'un soir de conquête  
Où les feux dévastaient l'Armorique.

Visage de lait et yeux de braise,  
Cheveux plume de corbeau,  
Tu es Dahut la païenne,  
Fille de la noire Malgwenn.  
Ton ombre hante cette cité de bijoux,  
Sombre lieu de ta triste genèse.

Ton regard consume d'un feu  
Activé par ta haine.



Tu es Dahut la païenne,  
Fille de la noire Malgwenn.  
Tu ne seras jamais une chrétienne,  
Toi l'amante de Lug ton dieu.

## MORT DE MALGWENN

D'une nuit d'ivresse,  
J'ai forcé ton corps.  
Démence ou allégresse,  
Je t'ai poussé chez les morts.

Malgwenn tu étais la plus belle,  
Beauté d'une créature du diable.  
Malgwenn tu étais de celles  
Que l'on renvoie au diable.

Malgwenn, fille d'Ana,  
Celle qui donne la vie.  
Malgwenn, fille d'Ana.  
La noire t'a ravie.

D'une nuit d'ivresse,  
J'ai tenté de briser  
Ton âme de prêtresse.  
Ana s'est vengée.

Beauté enchanteresse  
Malgwenn te voici morte.  
J'ai perdu une maîtresse.  
Que tes dieux t'emportent.

## FEMME D'IS

Femme d'Is,  
Les déferlantes qui t'entourent  
Ne sont que les colères  
De nos dieux  
Qui, vagues après vagues,  
Maudissent ton père.

Femme d'Is,  
Du haut des tours,  
Sombres reflets de ton père :  
Gradlon le Vieux,  
Vagues après vagues.  
Tu parais ta mère.

Femme d'Is,  
Miroir des amours,

Princesse née de la mer,  
Le Feu de tes yeux  
Semble une multitude de vagues  
Clairsemées de pierres.

## L'ENNUI DU ROI

J'ai chevauché la Bretagne.  
J'ai traversé hardiment les mers,  
Pillé et brûlé l'Armorique.  
Pourtant je péris d'ennui,  
Moi Gradlon le Grand.

J'ai conquis des montagnes.  
J'ai broyé des vies entre mes serres,  
Illuminé et assombri le Nordique,  
Pourtant je suis las, aujourd'hui,  
Moi Gradlon le Grand.

Je fais partie de ceux qui gagnent.  
J'ai construit cité de pierres et de verre,

J'ai chassé le maudieu d'Armorique.  
Pourtant ma tristesse je crie,  
Moi Gradlon le Grand.

## L'APPEL DU SAGE

Espoir de nous retrouver  
Au cercle de la vie,  
Dans le néant des galaxies,  
Espoir de nous dissocier.

Je vous cherche mes frères,  
Perdus par les hommes saints  
Qui vous nourrissent de vin et de pain.  
Je vous cherche mes frères.

Vous avez oublié le raisin qui fermente  
Vous avez oublié le blé qui lève.  
Vous avez oublié la magie des rêves.  
Vous avez oublié nos mères qui enfantent.



Nos mères ont fait la prière.  
Les feux ont brûlé cette nuit,  
Nul besoin de leur *agnus dei*,  
De leur *credo* et de leur *pater*.

## LA FOLIE DE GWÉNOLE

Ton dieu est il donc fou,  
Gwénolé l'homme saint,  
Pour te laisser ainsi détruire la cité ?

Sonne le tocsin, pauvre fou,  
Tu ne pourras rien contre les païens.  
Les voici au sein de la cité.

Ton église est devenue lupanar,  
Tes idoles réchauffent les corps enlacés.  
Voici sur terre ton enfer, Gwénolé.

Cours les rues, cours les remparts.  
Regarde, le vrai dieu s'est embrasé  
Au-delà des ondes bleutées.

Arrache-toi le cœur et les viscères.  
Lug, l'unique créateur, est la vraie lumière.  
Ton dieu n'est que mensonge et haine.

Crache, bave encore tes prières,  
Is est devenue païenne, Lug en est le père  
Et Dahut, notre sœur, en est la reine.

## SUBMERSION

La clé...

La clé qui ouvre tout.

La clé des corps,

La clé des cœurs,

La clé des âmes,

La clé...

Gwénolé...

C'est toi qui est fou.

Ne sèmeras-tu toujours que mort,

Haine et malheur,

En nos âmes ?

Gwénolé...

Vil conseiller...

Tu es pire que le loup.

Tu jettes Is à son sort  
Pour exorciser ta peur.  
Is est emportée par les lames.  
Vil conseiller...

Is submergée...  
La clé qui ouvre tout,  
Les écluses du port,  
Les écluses des cœurs,  
Les écluses des âmes.  
Is est noyé...

## MORVARC'H

Galope fidèle Morvarc'h.  
Galope, toi le cheval de mer,  
Sauve ton royal seigneur  
S'il en est encore temps.

Galope fidèle Morvarc'h.  
Les eaux rapides comme l'éclair  
Lèchent déjà ton maître en pleurs.  
Le temps est devenu carcan.

Dahut la dépossédée, la morte  
Alourdit le poids de la fuite  
Comme celui du remords  
De ton royal seigneur.

La destinée est la plus forte.  
Par les flots, Is sera détruite.  
Gradlon se noiera dans son sort  
S'il emporte l'enfant de son malheur.





## Lettre de l'éditeur

Il n'y a pas si longtemps, alors que je visitais cet étrange palais de Jade abandonné par mon ami Kalondero, alors que je remettais en ordre tous ces papiers noircis par sa plume, j'entendis, comme jadis : « Salut l'ami ! », J'entendis ou je crus entendre... Car ce n'était pas sa voix... C'était la voix d'une jeune femme... « Kalondero ? » demandais-je ? Et la jeune femme répondit : « Non ! Je suis Nimue ! Sa pierre philosophale, son éternité ! » Et, de la même manière que Kalondero, elle disparut.

Mais peut-être avais-je rêvé... Peut-être n'ont-ils jamais existé...

le 28 mai 2012

- 1 En langue bretonne, Mam Goz signifie Grand-Mère, vieille mère.
- 2 En langue bretonne, « ar tad koz » signifie « grand-père » (le vieux père).
- 3 En langue bretonne, « ar volenn » signifie « le bol ».
- 4 En langue bretonne, « Pa vo beuzet Baris » signifie « Quand Paris sera engloutie ».
- 5 En langue anglaise « Jonathan Livingston seagull's death » signifie « La mort de Jonathan Livingston le goéland » (référence au héros de Richard Bach et à la marée noire de 1978)
- 6 En langue bretonne « Dilez » signifie « Abandon ».
- 7 En langue bretonne « a zo evidout » signifie « ils sont pour toi ».
- 8 En langue bretonne, « strobinnelloù » signifie « sortilèges », « charmes », « ensorcellements ».
- 9 En langue bretonne, « rannalon » signifie « chagrin ».